EN ESPAGNE

DE RUDES COMBATS SE DÉROULENT A LA SIERRA DE CABALLS

Les républicains opposent à leurs adversaires une vive résistance et chaque position enlevée coûte aux rebelles des pertes sensibles

Barcelone, 1er. — Ce matin, à 10 h. dix avions bi-moteur Savoia 81 ont bombarde la ville laissant tomber une cinquantaine de bombes. La plupart de celles-ci, lancées au-dessus du port, sont tombées dans la mer. Quelques-unes ont atteint les quartiers ouvriers qui entourent la zone du port. Plusieurs immeubles ont été endommagés ; une maison a été entièrement détruite.

Jusqu'à présent on n'a relevé qu'un mort et deux blessés, mais on craint que quelques victimes aient été ensevelies sous les décombres que les brigades de déblaiement s'emploient activement à explorer.

Le petit nombre de victimes est surtout dû au fait que l'alarme a été donnée à temps et que chacun a eu la possibilité de gagner un refuge bien que les abords du port fussent à cette heure-là très actifs.

Les violents assauts des insurgés se sont poursuivis hier toute la journée. Des combats acharnés se sont déroulés autour des côtes 636 et 582 de la sierra de Caballs qui borde la route de Gandesa à Mora de Ebro.

L'aviation adverse est toujours très active et survole constamment les lignes républicaines. A certaines heures, plus de 300 avions Junkers et Savoia ont bombardé le mamelon ou la colonne républicaine, tapie dans le roc, contenait depuis des heures les coups de bélier des insurgés. Malgré cette avalanche d'explosifs, les gouvernementaux opposent une résistance efficace et toute nouvelle côte conquise par l'adversaire coûte à ce dernier des pertes sensibles

Le général Franco a dirigé lui-même les opérations près de Gandesa

Saragosse, 1er. — A la suite de la nouvelle avance effectuée hier après-midi par les troupes nationalistes sur le versant est et sud-est de la sierra de Caballs, dans la poche de Gandesa l'artillerie du général Franco bat ce matin les rives de l'Ebre et les versants contournés par l'adversaire. Le général Franco a dirigé en personne et sur place cette nouvelle poussée.

Chaque position est enlevée par le corps à corps

Saragosse, 1er. — Les colonnes des généraux Delgardo et Golea et du colonel Mizzian continuent leurs attaques contre les positions fortifiées des républicains qui défendent le tronçon de route entre la Venta de Campesino, croisement important des routes au pied des sierras de Perlas de Caballs et de la Picosa et la petite ville de Mora de Ebro. La résistance de l'adversaire est aussi acharnée que la veille, chaque position est enlevée par engagement le corps à corps

L'aviation prend une part importante aux combats

Saragosse, 1er. — L'aviation a pris une part importante aux rudes combats qui se sont déroulés sur les contreforts de la sierra de Caballs. Au début de l'après midi, on a compté jusqu'à 160 avions en l'air sur un front d'une douzaine de kilomètres.

Mora de Ebro sur la rive droite du fleuve, Mora la Nueva sur la rive gauche et le village de Garcia, écrasés par les bombes, sont en ruines

La bataille de l'Ebre a coûté 130.000 hommes aux deux adversaires

Saragosse, 1er. — Depuis le début de la bataille de l'Ebre, qui a commencé le 25 juillet dernier c'est-à-dire après 102 jours de combats acharnés, on estime que les pertes subies par les deux adversaires sur ce front dépassent 130.000 morts, blessés ou évacués

UN TÉLÉGRAMME DU COMITÉ MONDIAL DES FEMMES AU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Le Comité départemental du Nord du Comité mondial des Femmes contre la guerre et le fascisme, ayant appris l'interdiction faite aux blessés et aux malades des brigades internationales de franchir la frontière hispano-française, conscient du danger mortel que représente une telle mesure pour la vie de ces héroïques combattants, a envoyé à M. Albert Sarraut, ministre de l'Intérieur, le télégramme suivant :

« Comité mondial des Femmes du Nord, proteste vigoureusement contre interdiction entrée en France blessés et malades brigades internationales, réclame mesure humaine à l'égard défenseurs de la République amie et respect droit d'asile. »

Le comité fait un pressant appel auprès de tous afin que les protestations affluent.

Le numéro 880 DU REVEIL ILLUSTRE EST PARU

Sommaire :

Un conte : LE TRIOMPHE DU BOITEUX
=o=
CHRYSANTHEME FLEUR DE TOUSSAINT
=o=
MARLENE DIETRICH VA TOURNER EN FRANCE
=o=
Un roman-cinéma : KATIA etc., etc.
=o=
Dans ce numéro, le R. I. commence la publication d'un magnifique roman d'amour :
VOICI TON FIANCÉ par JOCELEYNE

DEMANDEZ LE REVEIL ILLUSTRE A TOUS NOS VENDEURS
20 pages : 50 cent.

M. GENTIN, ministre du Commerce, parle de «l'économie orientée»

Paris, 1er. — Interviewé par un journaliste parisien, M. Gentin, ministre du Commerce, a fait des déclarations dont voici les principaux points :

« Je ne suis nullement étatiste, je suis trop respectueux de la liberté et de la responsabilité d'un industriel pour que je me substitue à cette liberté et à cette responsabilité. Je veux d'abord organiser un service de la production qui puisse me fournir des informations précises sur l'état de la production nationale. Du reste M. Georges Bonnet m'avait ouvert la voie. C'est lui qui avait eu l'idée de mettre sur pied ce service d'enquête qui est demeuré depuis à l'état embryonnaire. J'ajoute qu'il serait assuré par les conseillers techniques du ministère du Commerce et que, par conséquent, il n'y aurait lieu d'envisager que peu ou pas de créations nouvelles d'emplois.

Se mettre au niveau de la concurrence étrangère

» Il faut de toute nécessité susciter des industries nouvelles. Je n'ai encore à cet égard que des projets, mais l'exemple de l'Angleterre vous permettra de comprendre à quel objet répondent mes préoccupations. L'Angleterre, au moment où elle a subi la grave crise économique que vous connaissez, a travaillé d'arrache pied à installer sur son sol des industries dites de remplacement. Et à l'heure actuelle par exemple nos voisins d'Outre-Manche lancent sur le marché des appareils de télévision très bien conçus et qui sont accueillis avec faveur par la clientèle.

» L'industrie française va-t-elle assister en indifférente aux progrès de la technique anglaise ou de la technique allemande ? Ne doit-elle pas essayer de se mettre au niveau de ses deux concurrentes pour prévenir une invasion possible de notre marché ? »

Accroître la production est un devoir national

Faisant allusion aux craintes dont lui ont fait part les membres de la Chambre de Commerce de Marseille, le ministre a déclaré que sa réponse avait été la suivante :

« Je ne veux rien faire qui puisse gêner ou entraver l'industrie française. Ce que je désirerais, c'est assurer une collaboration aussi large que possible entre la représentation industrielle et commerciale. Je considère en effet qu'accroître la production française est un devoir national. Et c'est à l'accomplissement de ce devoir que je convie tous les producteurs.

« Vous devez m'aider dans ma tâche... »

» Dites bien, a continué le ministre, qu'il ne s'agit pas de prendre des mesures unilatérales, qu'il ne s'agit pas de pression ou de contrainte ; c'est d'accord avec les industriels et dans leur propre intérêt que je me propose d'agir. Il y a des industries qui sont dans un état désordonné, anarchique, la chaussure par exemple. Est-il possible de les laisser vivre sur le plan d'une organisation strictement professionnelle ? Non. Ce serait, à mon sens, commettre la même erreur que si on voulait les soumettre à un régime d'organisation purement administrative.

» Il y a un langage que j'entends désormais tenir aux chefs d'industrie. Je veux avoir des renseignements sur votre production actuelle, sur vos possibilités dans les six mois, sur la comparaison de ces possibilités avec celles de l'étranger. Si vous ne m'aidez pas dans ma tâche, je refuserai de vous porter à bout de gras pendant des mois et des mois sans savoir où je vais, ni si les sacrifices que je consentirai seront utiles à l'ensemble de l'économie nationale. »

En terminant, M. Gentin a évoqué le problème des prix « Il faut que les prix de vente les plus élevés s'alignent sur les prix les plus bas. Il ne s'agit nullement de décourager l'initiative intelligente en donnant une prime à la médiocrité. »

L'EFFROYABLE INCENDIE DE MARSEILLE

LE NOMBRE DES VICTIMES ACTUELLEMENT CONNUES S'ÉLÈVE A 74

Le sous-sol des Nouvelles Galeries a pu être exploré mais on n'y a trouvé aucun corps

Marseille, 1er. — Bien que les travaux de déblaiement se soient poursuivis avec la même activité et à grand renfort de chalumeaux pour permettre l'enlèvement des grosses pièces métalliques, aucun corps ni débris humains n'a été découvert. On en était encore ce matin, à 11 h., à la trente-huitième victime.

Une disparition a été tardivement signalée, celle de Mme Felicie Rambaldi, âgée de 28 ans, demeurant rue Curiol. Ainsi se trouve porte à 74 le nombre des victimes actuellement connues.

Dans la salle de la bibliothèque de la ville, ou sont rangés les trente-huit cercueils le directeur du laboratoire de police technique a poursuivi, pendant toute la matinée, ses recherches pour découvrir, sur les corps et les débris humains, des particularités pouvant aider à l'identification.

Une femme portée disparue s'est présentée ce matin à la permanence centrale de police. Il n'y a donc plus de nouveaux noms à ajouter à la liste des disparus telle qu'elle a été arrêtée hier matin.

Aucun corps dans le sous-sol

L'assèchement du sous-sol des Nouvelles Galeries est à peu près terminé. Il n'y avait plus, à midi, que 40 à 50 centimètres d'eau. De grandes bottes d'égoutier permirent à l'officier du genie et à M. Pietrera, commissaire, chef des gardiens de la paix de procéder à une visite détaillée du sous-sol. Il n'y fut trouvé aucun corps, ce qui confirme l'exactitude des déclarations faites dès le premier jour par un employé attaché à un rayon du sous-sol.

Toutes les personnes qui étaient en bas lorsque le feu a éclaté purent gagner l'extérieur par un escalier débouchant sur la rue Thubaneau.

On a pu constater aussi que les objets et marchandises en vente dans le sous-sol, articles de ménage, de chauffage, de jardinage, droguerie, etc., n'avaient pas été atteints par le feu.

Les pompiers étaient sur les lieux trois minutes après le premier appel

Depuis cinq jours, on discute avec passion, à Marseille et même ailleurs, sur les circonstances de l'intervention des pompiers lors de l'incendie des Nouvelles Galeries.

On a affirmé que le premier détachement de pompiers était arrivé sur les lieux quinze minutes après le début du sinistre. Voici cependant, après examen du carnet à souche du téléphoniste des pompiers, comment les choses se sont passées :

14 h. 37 : Un agent de police signale apprendre de l'abonné Colbert 37-97 (ce sont les bureaux d'Air France), qu'un incendie vient de se déclarer aux Nouvelles Galeries. Le feuillet détaché du carnet est remis au chef du détachement prêt à partir. Trois minutes plus tard, les pompiers étaient aux Nouvelles Galeries.

Pendant ce temps, à 14 h. 38, le téléphoniste des pompiers était alerté par les Nouvelles Galeries, qu'un fil direct reliait à la caserne. Une dame l'avisait que « tout le premier étage » des magasins était en feu.

Deux autres détachements quittaient ensuite la caserne à 14 h. 38 et 14 h. 39, pour arriver sur la Canebière trois ou quatre minutes plus tard.

LA TOUSSAINT

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

» Félicitons-nous que ce péril fut écarté et formulons l'espoir que c'est autre chose qu'un répit ou qu'une accalmie que nous connaissons.

» Il ne suffit pas d'avoir arrêté la guerre, il faut maintenant construire la paix.

» La guerre ne résout rien, elle n'apporte que destructions de vies, de valeurs morales et de richesses matérielles, elle maltraite également les vainqueurs et les vaincus.

» La guerre est absurde, tous ensemble combattons-la avec d'autant plus de décision et de vigueur qu'elle sera plus menaçante !

» C'est parce que nous n'ignorons pas qu'une nouvelle guerre avec le développement formidable des engins de mort et leur malfaisance sur les populations de l'arrière autant que sur les soldats du front laisserait notre peuple pratiquement anéanti, que nous considérons que tout doit être mis en œuvre pour éviter la catastrophe.

» Oui, nous ne craignons pas d'affirmer qu'aucune victoire, si écrasante soit-elle, ne vaut un arrangement, si mauvais soit-il.

» Poursuivons notre effort dans l'espoir qu'une phase nouvelle va s'ouvrir dans l'histoire de l'Europe, que l'œuvre des hommes ne sera pas interrompue après un premier résultat, mais prorogée et étendue !

» La guerre est en soi mauvaise et détestable, elle n'est génératrice d'aucune valeur spirituelle ou morale, elle ne procure aucun avantage ou profit durable à aucun peuple, c'est pourquoi il faut épuiser toutes les facultés de négociations et toutes les chances de solution amiable, il faut lutter jusqu'à l'extrême limite du possible pour éviter la catastrophe irréparable.

» En dépit de la mélancolie automnale, laissons tomber un instant le poids de nos préoccupations.

» Que la joie du 11 novembre 1918 trouve en ce jour son écho sans porter la moindre atteinte au culte des Morts, dont le souvenir planera toujours sur ce 1er novembre, immortel comme leur gloire. »

Puis, tour à tour, M. Ch. Saint-Venant, M. Caries, puis le médecin-général Fontan déposèrent de superbes couronnes au pied du monument et se recueillirent.

Le pèlerinage dans la Nécropole

Le cortège officiel alla ensuite à travers le cimetière abondamment fleuri s'incliner sur les tombes d'anciennes personnalités marquantes et successivement sur celles de MM. Louis Demailly, ancien conseiller municipal ; Léon Trulin, fusillé le 8 novembre 1915 ; Maertens, Jacquet, noms glorieux ; Fleury Creton, adjoint au maire ; Henri Ghesquière, ancien député du Nord ; Eugène Carpentier, Ch. Deblerre, ancien sénateur du Nord ; Eugène Poulllaude, ancien conseiller municipal ; le général Faidherbe ; Géry Legrand, conseiller municipal ; Roger Salengro, ancien député-maire de Lille, dont la tombe disparaissait sous les fleurs ; Gilbert Vautrin, Charles Saint-Venant, père de l'actuel maire de Lille ; Edouard Doyennette, Gaston Dhilly, Arthur Courouble, Brodel.

La Ville de Lille avait fait déposer une gerbe sur chacune des tombes de ses anciens représentants.

A midi, la cérémonie était terminée

AU CIMETIÈRE DU SUD

Malgré le temps froid et pluvieux, la foule des Lillois s'est aussi portée vers le cimetière du Sud et là encore, les autorités militaires, administratives, conduites par la Musique municipale, dirigée par M. Cappelle, ont accompli un pieux pèlerinage sur les tombes de ceux qui, morts à la tâche ou au champ d'honneur, dorment maintenant côte à côte, sous un amoncellement de chrysanthèmes, de ces fleurs délicates « dont chacune d'elles — remarquait le représentant de la ville de Lille, M. l'adjoint Bertrand — était arrosé d'un pleur et dont la moisson attestait, jusqu'à l'évidence, que dans les familles de la capitale des Flandres, le souvenir des parents disparus était resté vivace ».

Au pied du Memorial

La manifestation que M. Bertrand, adjoint au maire de Lille, présidait au cœur même du cimetière militaire du Sud — alors que la pluie tombait fine, froide et pénétrante — unissait dans un même sentiment de respect, civils et militaires.

Auprès de M. Bertrand, adjoint, représentant M. Saint-Venant, député-maire de Lille on notait la présence de MM. Aubert, président du Conseil interdépartemental de préfecture, représentant M. Caries, préfet du Nord, d'un colonel d'E. M., représentant le général Doumens, commandant la première région, accompagné d'une délégation d'officiers supérieurs, de MM. le Dr Cordonnier, Leroy, Martin, Richard Coolen, Godinot, Trels, Dhoosche, Vandenberghe, Bauche, adjoints ou conseillers municipaux ; de M. le chanoine Régent, aumonier de la première région ; de MM. Verhaeghe, président du Souvenir français ; Camus, chef de division à la mairie de Lille. En outre, des délégations de militaires de la garnison, des services de police, de préfecture et de la mairie, on notait encore les représentants avec drapeaux, des groupements lillois — dont deux d'A. C. anglais.

L'allocution de M. Bertrand

Sous la pluie, toujours, M. Bertrand prononça une courte mais fort émouvante allocution :

« A cette époque de l'année, dit le représentant de la ville de Lille, chacun de nous revit le passé ; les regrets se font plus amers et les âmes s'embrument, comme la nature.

» C'est ici que s'enseignent les leçons de la vie : leçon de modestie, d'abord, car en ce lieu s'effondrent à jamais tous les orgueils et toutes les ambitions ; leçon d'égalité, car la mort nivelle tout et ne laisse subsister, pour un instant, qu'une seule inégalité, celle de la pompe funèbre — le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas — leçon de fraternité aussi, car devant la mort se rejoignent toutes les opinions ; c'est ici qu'on apprend à souffrir et que s'enseigne la douleur...

» Et s'il est possible d'établir une graduation dans la douleur, il faut placer au sommet celle des mères devant la mort des enfants que la guerre leur a ravis... après des mois de souffrances corporelles et spirituelles, alors qu'ils étaient jeunes, forts, beaux, alors que l'avenir s'ouvrait devant eux... Maudite soit la guerre, clame en terminant le représentant de la ville de Lille, et incitons-nous avec recueillement en souvenir de tous ceux que nous venons ici saluer avec respect et émotion... »

A VALENCIENNES

A Valenciennes, malgré le mauvais temps, la journée de la Toussaint s'est déroulée selon la tradition. Ce fut une journée de grand calme et de pieux souvenir.

Les offices célébrés dans les églises furent suivis par une foule considérable.

A 11 h. 15, un cortège dont nous donnons d'autre part, la nomenclature, se mit en marche et arriva à 11 h 30 au monument aux morts

Il était composé de toutes les sociétés locales, avec leurs drapeaux et des autorités civiles et militaires.

Après un défilé des sociétés, sur le boulevard Carpeaux, devant les « officiels », les drapeaux encadrèrent le monument aux morts garni de nombreuses gerbes de fleurs et chrysanthèmes de M. Dufour, jardinier-chef de la ville.

MM. Payen, remplaçant M. Charles Gaubert, et Millot, maire, ancien ministre, déposèrent, au nom du gouvernement de la République et de la ville de Valenciennes, deux superbes gerbes de fleurs sur le socle du monument ; ce geste fut suivi par le dépôt de multiples bouquets, offerts par les enfants des écoles et les divers groupements.

L'on observa ensuite une minute de silence. Pendant cette émouvante manifestation « Marche Funèbre de Chopin » et « La festation, la Musique Municipale exécuta Marseillaise »

A 11 h 45, la foule se retirait.

MM. Millot, maire et Payen, ainsi que les adjoints, se rendirent ensuite au cimetière Saint-Roch, où ils déposèrent des fleurs au monument de 1870-71 et sur les tombes des soldats de l'armée britannique, de l'armée russe et des évacués.

A ARRAS

Un ciel gris et bas, un temps humide et froid, hachuré d'une pluie fine, persistante telle a été la journée de la Toussaint, vrai temps de circonstance empreint de souvenir et de deuil

Depuis une semaine les Arrageois, fidèles au souvenir des morts, toujours vivants dans les esprits, avaient transformé l'immense nécropole communale en un vaste chantier de réparations et d'embellissement.

Mardi, endimanchés, ils se sont rendus avec leur famille, les bras chargés de chrysanthèmes multicolores, vers la tombe de ceux qui dorment leur dernier et ultime sommeil

Ce fut toute la journée, malgré un temps inclément, un interminable défilé.

En cette période troublée par ces temps incertains du lendemain, les vivants se sont, en ce 1er novembre 1938, rapprochés un peu plus des disparus

Cette fête traditionnelle a, cette fois, depuis de longues années, eu un caractère plus sacré.

Les nombreuses sociétés et les collectivités locales ont accompli en groupe leur devoir d'hommage aux morts.

Le Syndicat des Métallurgistes s'est rendu sur les tombes des victimes de la catastrophe du 7 juillet 1938

Des drapeaux d'anciens combattants groupant sous leurs plis quantité de membres, allèrent, ensemble, s'incliner devant les tombes des soldats de la grande guerre morts pour la défense de la Patrie menacée.

Union Amicale, Union Nationale, Souvenir Français, Anciens Sous-Officiers, Anciens des 33e, 233e et 5e R. I., sous-officiers de réserve, Médaillés militaires « La Coloniale », anciens prisonniers de guerre, cheminots anciens combattants, tous défilèrent parmi les tombes des héros de 1914-18 et fleurirent les monuments.

La municipalité se rendit également au cimetière pour honorer les morts et aussi pour s'incliner pieusement sur la tombe de M. D Delansorne, leur regretté maire.

Le monument aux morts des combattants de 1870-71 et celui du cimetière militaire furent bientôt entourés d'une magnifique couronne de gerbes de fleurs.

A l'issue de ces cérémonies toutes les associations d'anciens combattants se retrouvèrent à 17 h., place du Maréchal Foch, au pied du monument aux morts, où s'est déroulée la première cérémonie des fêtes de l'Armistice, pour y allumer la flamme du souvenir

Devant le monument aux morts, un dispositif a été aménagé à cet effet, qui permettra de rallumer la flamme tous les soirs jusqu'au 13 novembre.

Cette flamme doit être entretenue tous les jours et pour lui conserver son caractère solennel à l'image de ce qui se passe à l'Arc de Triomphe à Paris, le Comité d'entente des Anciens Combattants a décidé que chaque association raliumera la flamme dans un ordre établi.

Hier, cette cérémonie s'est déroulée sous la présidence de M. le Maire d'Arras, avec le concours de toutes les associations d'anciens combattants.

A BÉTHUNE

Le ciel était couvert et une pluie fine et glaciale tomba une bonne partie de la matinée. Cela n'empêcha pas les Béthunois de se rendre dans les cimetières de la ville pour aller se recueillir et fleurir les tombes des chers disparus.

L'après-midi le soleil daigna se montrer et le pèlerinage dans les nécropoles se poursuivit jusqu'à la tombée de la nuit. Les monuments aux morts de la guerre et commémoratifs du 73e furent également fleuris.

La journée se passa dans un calme complet.

A LENS

Comme chaque année les cimetières de Lens ont reçu de nombreux visiteurs. La toilette des tombes avait été faite durant les jours précédents et les sépultures s'ornaient de fleurs magnifiques.

Les cérémonies rituelles ont eu lieu. La Municipalité a fait fleurir le monument aux maires élevé au cimetière Est et le monument aux anciens combattants dans le même cimetière.

Différentes délégations de sociétés, dont les anciens combattants et les médaillés militaires, ont fleuri le même monument aux morts. Les A. C. ont déposé une gerbe sur la tombe de M. Mastain Alexandre qui fut longtemps leur président, et une autre au cimetière réservé aux soldats allemands

A PARIS ET BANLIEUE

Paris, 1er — Ce matin à l'occasion de la Toussaint, de nombreuses cérémonies ont eu lieu à Paris et dans la banlieue parisienne.

Ce matin à 10 h., M. Boissière, vice-président du Conseil municipal remplaçant M. Le Provost de Launay, et le président du Conseil général entourés des représentants des deux assemblées se sont rendus, processionnellement à l'Arc de Triomphe pour déposer des fleurs sur la dalle sacrée

Auparavant une brève cérémonie s'était déroulée devant la statue de Clémenceau qui a été fleurie de roses rouges.

A 10 h 15, aux Invalides, les tombeaux du maréchal Foch et du maréchal Fayolle ont été décorés de couronnes et le même geste a été accompli à Louveciennes sur le tombeau du maréchal Joffre.

Au cours de la matinée, de nombreuses solennités ont eu lieu également dans les cimetières parisiens où le souvenir des soldats morts pour la Patrie est honoré. Un hommage particulier a été rendu aux Anciens Combattants des armées alliées tués au champ d'honneur. Au Père Lachaise devant le monument élevé à la gloire des soldats italiens ; au cimetière de Pantin sur la tombe des soldats anglais ; au cimetière de Suresnes devant le monument des soldats américains.

M. Albert Lebrun s'incline devant la tombe du Soldat Inconnu

Paris, 1er. — Ce matin, à 9 h 45, à l'occasion de la Toussaint, M. Albert Lebrun, Président de la République s'est rendu à l'Arc de Triomphe où il s'est incliné devant la tombe du Soldat Inconnu. Le chef de l'Etat, qui était accompagné du général Braconnier, chef de sa maison militaire, a été salué à sa descente de voiture par MM. Edouard Daladier, président du Conseil, Campinchi, ministre de la Marine ; Guy la Chambre, ministre de l'Air ; Champetier de Ribes, ministre des Pensions ; le général Billotte, gouverneur militaire de Paris ; MM. Villey, préfet de la Seine ; Langeron, préfet de police ; Marchand, directeur de la police municipale ; etc...

Après avoir passé en revue la compagnie de la Garde Républicaine qui rendait les honneurs militaires, le chef de l'Etat a déposé sur la dalle sacrée une superbe couronne de bleuets, cravatée aux couleurs nationales. La Musique de la Garde a exécuté, sur un rythme de marche funèbre, la sonnerie « Aux Morts ». Le Président de la République s'est recueilli un long moment devant la tombe du héros national qui, à cette heure matinale, disparaissait déjà sous un amoncellement de couronnes et de fleurs. A 10 h., M. Albert Lebrun regagnait le Palais de l'Elysée

L'hommage de M. Daladier et des membres du Gouvernement

Quelques minutes avant cette cérémonie, MM. Daladier Campinchi et Guy la Chambre avaient déposé des fleurs sur la pierre symbolique au nom des ministères de la Guerre, de la Marine et de l'Air

Pèlerinage à Verdun et en Champagne d'A. C. allemands

Reims, 1er. — Une importante délégation d'Anciens Combattants allemands des districts de Hesse, Nassau et de Francfort, venant accomplir un pèlerinage sur les tombes de leurs camarades morts à Verdun et en Champagne, ont été reçus à Reims par les Anciens Combattants de l'Union Fédérale Marnaise.

Le président de l'Union Marnaise, M. HOURDEAUX, en leur souhaitant la bienvenue, a déclaré que, dans la ville martyre de Reims, il n'y a pas de haine pour le peuple allemand mais que, égaux en droit comme en honneur, Allemands et Français doivent s'entendre, devenir de bons voisins et même de bons amis.

Au nom des Anciens Combattants allemands, M. LINDER, du district de Hesse Nassau et M. BIENKENDORF, du Comité de France-Allemagne, ont répondu en substance : « Les Anciens Combattants allemands sont tous ardemment attachés à la cause de la paix. Rien ne doit nous séparer pour l'avenir. La paix de l'Europe est sauvée si la France et l'Allemagne sont d'accord, et c'est à cet accord que nous devons tous travailler, nous qui connaissons les horreurs de la guerre. »

Avant de quitter Reims, les Anciens Combattants Allemands sont allés déposer des gerbes de fleurs au monument aux morts.

ECHOS et CARNET

CALENDRIER. — Mercredi 2 novembre : Soleil : Lever, 6 h 40 ; coucher, 16 h. 20 ; Lune : Lever, 12 h. 59 ; coucher, 23 h. 31. Aujourd'hui : Les Morts. — Demain : Saint-Hubert.

METEOROLOGIE. — Station de Lille : Observations faites le 1er novembre 1938, à 9 h. 30 : Baromètre : 754 mm. 8 ; baisse depuis la veille, à 17 h. 45 : 6 mm. 5 ; Thermomètre : Fronde : 9,1 ; Minima : 7,8 ; Maxima de la veille : 10,9 ; Etat hygrométrique : 92 ; Hauteur d'eau tombée depuis la veille, à 17 h. 45 : 0 mm. 8 ; Direction du vent : Ouest ; Force : Fort ; Direction des nuages : Pas visible ; Etat du ciel : Couvert ; Prévisions pour aujourd'hui : Couvert ; pluies

PREVISIONS DE L'OFFICE NATIONAL. Région Nord : Alternance d'éclaircies passagères, d'averses et de grains ; vent du secteur Ouest assez fort, irrégulier ; température sur le littoral. Minimum de température en baisse de 2 à 4 degrés sur la veille.

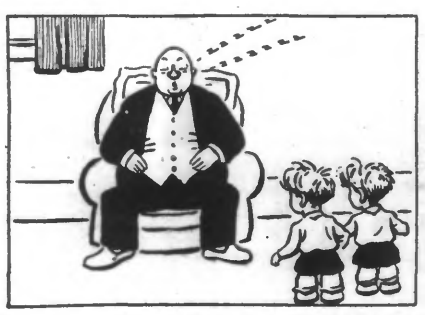
JEUX D'ESPRIT pour s'amuser en famille...

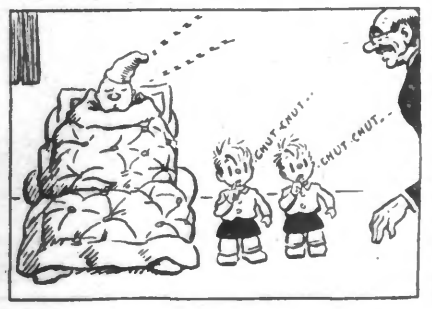
POUR UN SEUL JOUR...

Le chancelier prince de Bismark, né le 1er avril 1815, est mort le 30 juillet 1898. Quelle particularité offrirait la durée de sa vie s'il était mort un jour plus tard, c'est-à-dire le 31 juillet 1898 ?

Vous trouverez la réponse plus loin

« DÉDÉ ET DOUDOU », LES JUMEAUX FACÉTIEUX





6

Résumé des précédents feuilletons

Un jeune compositeur de musique, Marcel Daubenton, a fait préventer avec succès un opéra à la Gaîté Lyrique, l'orchestre était conduit par son ancien professeur, devenu son ami, Félix Berthier.

Celui-ci annonce à Marcel qu'il a pris la résolution d'épouser Francine, qui est depuis longtemps sa maîtresse et de qui il a eu une petite fille. Tout joyeux il quitte son ami et rentre chez lui ayant dans sa poche l'anneau nuptial qu'il va offrir à la jeune femme

Quand tout fut bien en place Félix ouvrit les paquets renfermant les surprises et où un pâté de foie gras voisinait avec une langouste une tarte aux cerises avec un Saint-Honoré.

Une bouteille de vieux vin d'Anjou, une fiole de champagne à carte bleue et à capsule dorée complétaient le tout.

— Et les roses ! les roses que j'oublie ! s'écria soudain Berthier.

Alors, vivement, car les quinze minutes nécessaires à ses préparatifs étaient écoulées et il craignait à présent d'être surpris dans sa besogne Berthier défit le bouquet. Il eut alors un instant d'hésitation, comme si sa tâche devenait soudain plus difficile.

— Comment les arranger ! où les mettre ? Diable ! diable, se disait-il tout bas.

Mais soudain une idée d'une tendresse infinie traversa son esprit.

— Comme pour le bon Dieu le jour de la procession, murmura-t-il.

Alors, se penchant à terre, il déposa une à une les roses sur le plancher entre la table et la porte d'entrée, de façon à ce que Francine, en pénétrant dans sa maison, ne put faire autrement que de fouler aux pieds le lit de fleurs que si simplement, son ami avait disposées sur sa route !

Puis, sous la serviette de l'aimée, il mit une grande enveloppe dans laquelle il avait introduit tous les papiers nécessaires à leur mariage

— Je lui donnerai son alliance au dessert, décida-t-il ce sera une surprise de plus...

Six heures sonnent à la pendule de marbre posée sur la cheminée.

— Six heures, déjà, s'inquiète un peu Félix

« Cette satanée pendule doit avancer, se console-t-il aussitôt, sans grande conviction

Mais l'aiguille continue à tourner sans que Francine soit de retour.

— Elle aura eu une panne de metro, pense le brave homme, à moins que, me croyant entraîné par Marcel, elle ne se presse pas de rentrer. Je suis toujours si inexact moi-même que j'aurais vraiment mauvaise grâce à me plaindre.

Mais il a beau se raisonner il se sent déjà vaguement inquiet.

— Me voilà, s'écria-t-il soudain en percevant, du côté de l'escalier, un léger craquement

Avec d'infinies précautions, pour ne pas abîmer les roses répandues sur le sol, il se dirige vers la porte d'entrée

En effet, quelqu'un monte l'escalier

— Ce sont elles, se dit-il gaiement en regagnant vivement le fond de la pièce, afin de jouir de la surprise de Francine à son entrée dans le logement

Mais une minute se passe... les pas s'éloignent, montent à l'étage supérieur s'éteignent tout à fait.

— Si j'allais faire un orin de toilette, décide alors Berthier dans son désir de tuer le temps qui lui sembla de plus en plus long.

Il pénètre alors dans la chambre à coucher

— Comme je suis laid et vieux, se dit-il après s'être un instant regardé dans la haute glace surmontant la cheminée

Puis, avisant une photographie de Francine :

— Se peut-il qu'une aussi mignonne créature ait accepté la compagnie d'un vieux singe comme moi ?... soupira-t-il

Longuement il considéra le joli portrait.

Puis, le portant pieusement à ses lèvres :

— Chère, chère petite chérie... murmura-t-il, tu vas voir comme maintenant tu seras heureuse et comme je saurai, par ma bonté, te rendre le bonheur que tu me donnes

Il allait reposer la photographie quand ses yeux surpris rencontrèrent sur le marbre de la cheminée la blancheur d'une enveloppe fermée !

— « Félix Berthier » épela-t-il soudain angoissé, car il venait de reconnaître l'écriture de Francine.

Tremblant de tout son être, il saisit l'enveloppe.

La tournant et la retournant dans tous les sens, il n'osait en rompre encore le cachet.

Enfin, se laissant tomber sur le pied du lit, il se décida fiévreusement à déchirer l'enveloppe.

Rapidement, il jeta les yeux sur la lettre qu'elle renfermait

Un gémissement jaillit de ses lèvres

— Non... non... ça n'est pas possible... comma rivés sur le fatal billet, répétant constamment :

— Ça n'est pas possible... ça n'est pas possible !

Combien de temps resta-t-il ainsi ? Il eût été incapable de le dire

Tout à coup, la sonnerie de la porte d'entrée retentissait, l'arrachant à son douloureux désespoir

Se ressaisissant, il gagna la porte en titubant

— Qui est là ? demanda-t-il sans ouvrir

— C'est moi, m'sieur Berthier, moi, madame Marin

— Qu'y a-t-il ?

— M. Marcel vient de passer en taxi pour me demander de vous prévenir qu'il est 7 h 30 et que la représentation a lieu à 8 heures.

« Comme il sait que vous êtes en famille en train de vous amuser, il n'a pas osé monter vous avertir lui-même de peur de vous déranger.

Berthier passa la main sur son front inondé de sueur.

Dans son désarroi, il avait totalement oublié la représentation.

— Merci, Madame Marin, je pars tout de suite, eut-il la force de répondre d'une voix sourde et hésitante

La concierge, sa mission remplie, redescendit l'escalier en murmurant

— Je ne sais pas si je me trompe, mais j'ai bien peur que m'sieur Berthier n'ait pas été raisonnable ce soir, sûrement qu'il aura trop bien dîné en l'honneur de la fête de sa dame... qu'a trouvé le moyen de rentrer sans que je la voie, si bien que j'ai pas pu tenir ma promesse de l'arrêter quelques instants

Un quart d'heure plus tard, Berthier arrivait à la Gaîté, où tout de suite il gagna machinalement son pupitre

— Dites donc, Berthier, lui fit observer un de ses musiciens, vous avez oublié de mettre votre habit.

— Ah ! oui, tiens, c'est vrai ! fit Berthier d'un air indifférent.

Les yeux exorbités l'air d'un homme ivre, le malheureux était visiblement préoccupé de tout autre chose que de la représentation qu'il allait conduire

Bientôt, celle-ci commença

Dès les premières mesures, une gêne pesa soudain dans tout l'orchestre dont les musiciens venaient de s'apercevoir que Berthier absolument inconscient, ne savait plus ce qu'il faisait, tantôt battant la mesure à deux temps tantôt à quatre, et agitant sa baguette dans tous les sens avec des gestes de dément

Aussi quand le rideau se leva, les artistes en scène, n'étant pas guidés par lui demeurèrent muets au moment d'attaquer le début de la pièce.

— Mais que fait-il donc, se désespérait Marcel qui, caché dans le fond de la salle, s'était, avant tout le monde, aperçu de ce qui se passait.

Déjà les spectateurs, mécontents, commençaient à protester.

— A la porte le chef d'orchestre ! Il est ivre ! cria enfin d'une voix forte un spectateur du balcon.

Alors, tranquillement, Berthier se retourna.

— Oui, monsieur, ricana-t-il, je suis ivre, ivre de volupté, de tendresse et d'horreur !

En même temps, d'un geste sec il lançait sa baguette dans la direction de son interlocuteur.

Puis, avant qu'on ait pu l'en empêcher, il grimpait sur la scène et d'une voix de stentor :

— En avant ! la musique, cria-t-il. Faites du bruit, faites du bruit...

Et, en gestes désordonnés, il continuait à battre la mesure, se tournant successivement de tous côtés, comme s'il conduisait plusieurs orchestres en même temps

Mais subitement, il s'écroula à terre comme une masse et demeura inerte sur le plateau.

Tout de suite, Marcel s'était précipité vers les coulisses et il arrivait sur la scène au moment où l'infortuné Berthier perdait connaissance

Aide des artistes, il arracha le col de son ami, s'efforçant de le ranimer, tandis que le rideau baissait rapidement.

(A suivre).